

# CAHIERS DE LA BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE JACQUES DOUCET

*1. orig. à  
Lafont  
J. Doucet*

À l'impression dans le milieu  
d'acier, les poèmes sont à la  
lettre de l'écriture et le jeu de l'encre  
pourrait le rendre plus agréable à l'œil.  
C'est pourquoi, pour de la lecture, il faut le faire  
comme d'habitude des enfants roses.  
Acheter le cadran et le reste aussi.

Il y avait trop de travail et trop de  
pour la lecture dans l'impression.  
Le cadran est un peu plus grand  
et le reste est un peu plus grand.  
Une fois sans être au prototype.

NATACHA MICHEL

## DOMICILE VIVANT

On n'a pas toujours de beaux livres. Je sais ce que j'entends par là. D'abord les miens, ceux que je lis, sortent souvent couturés des campagnes de la lecture, invalides de m'avoir suivie dans mes périples, feuilles détachées, couverture pendantes, mais je le précise, jamais tachés : je ne mange pas en lisant, comme les jeunes Américaines qui visitent le Musée des Offices avec le monocle d'un cornet de glace. Iconoclaste involontaire, c'est parce que je ne peux m'en séparer que mes livres vieillissent — physiquement — avec moi. N'y voyez pas que j'ai l'amour vache, mais que les livres, certains livres sont l'oreiller que je trimballe sans qu'ils me servent à dormir. Mais, quand je dis : « On n'a pas toujours de beaux livres », j'avoue que je ne suis pas collectionneuse, bibliophile, amante de livres rares ou richement illustrés, puisque, seul, ce qui est écrit m'intéresse.

Sauf pour un : le livre d'Aragon, *Je n'ai jamais appris à écrire* dans l'édition Skira publiée en 69. Celui-là, je me le suis acheté à grands frais et je l'ai conservé intact. C'est pour moi un livre capital en raison de la seconde partie du titre. Oui, le titre est *Je n'ai jamais appris à écrire* et cela continue par : *ou les incipit*.

Or, les incipit ont pour moi une grande importance puisque les premiers mots d'un roman commandent tout le livre. Ils sont le coup de dés qui sépare celui qui écrit de tout ce qui a été écrit, qui le sépare de ceux qui lisent, mais règlent aussi un rapport au lecteur, d'écart puis de rapprochement. Et surtout, ils contiennent le livre. Car, au-delà de l'incipit, et

par la suite, l'écrivain ne fait qu'accumuler, ou comme le dit Giraudoux, que tracer des parallèles à un début qui a tout contenu. Les chapitres d'un roman non comme développement d'une intrigue, comme machination d'un suspens, mais comme variation de son début, c'est exactement ce que dit Aragon. C'est lui qui a eu l'idée que l'incipit décidait de tout et qu'ensuite l'écrivain n'avait sur son livre pas plus d'influence que l'éducation sur une nature. Ce qui fait que les romanciers à développement sont plutôt des pédagogues que des romanciers et, vous le savez, la pédagogie est le contraire de l'amour du savoir puisque, loin de le susciter, elle tente d'en épargner l'effort. Toujours est-il que c'est Aragon qui déclare dans ce livre beau (plein d'images de peintres, plein de fac-similés, ces fac-similés qui sont dans un livre ce qu'est le texte en forme de queue de souris dans *Alice au pays des merveilles*), l'importance de l'incipit. Bien sûr, sinon il ne serait pas lui-même, c'est-à-dire un homme que le surréalisme a touché, Aragon met la puissance de l'incipit au compte de l'ignorance.

*Je n'ai jamais appris à écrire* signifie à la fois qu'avant un livre, il n'y a aucun apprentissage et que tout part de l'ignorance, et de l'inconscient. Ou aussi d'autres livres. Et cela va avec l'idée qui lui est propre, à cet homme public qui se voulait un homme caché, que ce qu'on écrit, ce sont des secrets. Je veux bien, à condition que ce ne soient pas nos secrets, notre pauvre petit tas de secrets, dont parle Malraux. D'ailleurs, Aragon le sait bien, et c'est pourquoi il donne à l'écrit cet ancestral pouvoir de fixer ce qui ne peut être « parlé ». Après tout, l'écriture a été inventée par le dieu Thot, dit Platon, pour permettre d'oublier, et d'oublier les paroles. C'est donc pour fixer ce qui ne peut être « dit », qu'Aragon écrit. Mais il en tire deux conséquences importantes.

La première est que c'est par la puissance de l'incipit, qu'il écrit des romans. L'incipit, sa simplicité de neige ou son poumon de laine, n'existe que dans le roman.

La seconde est que la littérature et, singulièrement, Aragon la distingue de tout autre écrit, est le lieu où l'on pense à partir de ce qu'on écrit et non le contraire. Il n'y a pas une pensée séparée, préparée à l'avance ou extérieure qu'on fourre ensuite dans une prose. Qu'il y ait

de la pensée dans la prose et qu'elle ne précède pas l'écrit, c'est exactement l'incipit.

De là tout découle : une nouvelle doctrine du roman. Il est invention constante et non machine de récit. Il est suite d'incipit et non pas enchevêtrement d'une histoire et d'un monde, ou plutôt cette histoire et ce monde, qui sont essentiels au roman et le distinguent, sont d'après Aragon au régime de l'incipit. Si bien que non seulement un roman est tout entier dans ses commencements, mais il continue de commencer toujours.

Alors, la création, Aragon la dira une « habitude ». Habitude, n'est-ce pas le contraire de cette puissance de feu, de feu qui ne baisse jamais, que contient l'idée d'incipit ? Mais on peut entendre habitude autrement : non pas signifiant routine, mais « habitué ». Tel est le roman qui, de l'intérieur, s'est accoutumé à cette manière et qui accepte de fonctionner ainsi, par accumulation d'incipit et non par composition traditionnelle. Ce qui donne au roman une inattendue dimension poétique. Aussi réaliste soit-il, l'incipit, qui est fait d'une phrase, met le livre sous l'autorité de la phrase — et non sous l'autorité des faits qu'il raconte. Si bien que le commencement, cette ouverture, cette première fois, devient animal nouveau qui bleuit dans la transparence, au lieu d'être le bœuf auquel on attelle une charrue. Avec ça, le cœur du lecteur n'est plus emmitouflé dans un vieux journal.

NATACHA MICHEL